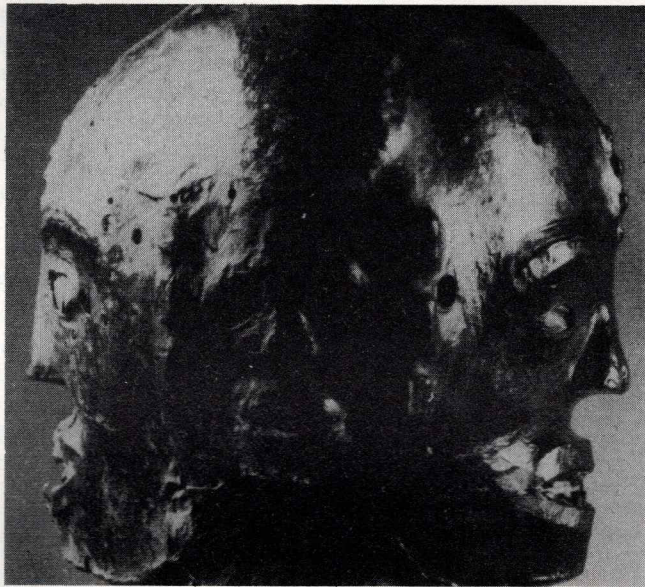


éducation et identité culturelle



Voici pour un spécialiste (sciences exactes), un sujet difficile à traiter. Aussi n'est-ce pas en tant que spécialiste que j'aborde ce sujet, mais tout simplement en tant que personne s'intéressant de près aux problèmes liés à la « scientification » de son peuple, qu'un manque d'informations adéquates pourrait induire en erreur.

Au début de ce travail, je me disais qu'étant fils d'enseignant et donc ayant toujours vécu dans une cour d'école et dans le milieu d'enseignants, étant moi-même enseignant et m'intéressant de près aux problèmes de transfert des connaissances depuis bientôt vingt ans, je me disais donc qu'il me suffirait de puiser des anecdotes dans mon passé, anecdotes faisant intervenir l'ethnocentrisme des Blancs, pour remplir honnêtement mon contrat. En effet, le problème que pose l'ethnocentrisme comporte un aspect, disons,

folklorique, auquel la plupart des gens s'arrêtent, aspect que résume si bien le titre de cet article du journal « Le Monde » qui, parlant de la culture en Martinique, département français peuplé de Noirs, affichait : « les Gaulois ne sont plus leurs ancêtres ». Un tel titre prête évidemment à sourire et c'est ce que font la plupart des gens, assimilant ainsi l'ethnocentrisme à la stupidité des colonialistes qui osaient inculquer à des petits Noirs que les Gaulois blancs et blonds pouvaient être leurs ancêtres, à leur étroitesse d'esprit qui leur faisait détruire des civilisations certes moins développées, mais qui n'en constituent pas moins une part du patrimoine de l'humanité toute entière, et à l'incommensurabilité de leur orgueil qui leur faisait défier une société que leur propres enfants remettent d'ailleurs en cause. De là à croire qu'il aurait suffi d'un peu de bon sens, voire même d'humilité, pour éviter l'ethnocentrisme, il n'y a qu'un

pas, un tout petit pas, que beaucoup franchissent sans se poser de problèmes.

A notre avis, le problème que pose l'ethnocentrisme, défini comme étant la tendance à ne considérer comme seules valables que les valeurs de référence de sa propre ethnie et donc à nier toute validité à toute autre valeur, toute autre manière d'être, toute alternative à ses propres canons, nous semble être beaucoup plus profond, plus fondamental pour l'homme que ne le laissent apparaître les gags du genre « nos ancêtres les Gaulois, étaient grands, blonds, avaient des yeux bleus... » ânonnés par des petits Noirs aux cheveux crépus et aux yeux marrons... Il s'apparente en effet, toujours à notre avis, au problème de la recherche de l'identité culturelle dont on débat beaucoup depuis quelque temps. C'est du moins la conviction à laquelle nous ont conduit nos réflexions durant la préparation de ce manuscrit.

L'ethnocentrisme s'apparente à la recherche de l'identité culturelle

L'homme est, dit-on, un animal social, un animal fait pour vivre en société, pour vivre avec d'autres hommes. Et la société, dans ce cas, ce sont les autres, la globalité des autres, avec lesquels il faut essayer de vivre en harmonie, trouver un *modus vivendi* acceptable pour tous. Je ne sais pas si cette définition est ou n'est pas exacte, mais je voudrais me risquer à en donner une autre qui apporte une autre lumière sur l'homme et son comportement. Cette définition de l'homme pourrait être celle-ci : un homme est un animal enfermé dans une cage hermétique dont les parois sont tapissées de miroirs qui lui renvoient sa propre image.

L'image des autres

En effet, il y a ce merveilleux miroir qu'est la rue et qui renvoie à l'homme sa propre image en matière d'aspect extérieur, couleur de la peau, habillement, mode des habits, démarche... Il y a aussi ces merveilleux miroirs que sont les lieux publics, de loisir ou de travail, qui lui renvoient son image en matière de comportement et de manière d'être. Et c'est l'adéquation entre ces images renvoyées par les miroirs et l'image qu'il s'est forgée de lui-même qui permet à l'homme de se sentir naturel, à l'aise ou étrange et autre.

En effet, si la rue ne lui renvoie que l'image d'hommes blancs alors que lui se sait Noir ou le contraire (cas du Noir perdu dans un pays d'Europe ou d'un Blanc dans la brousse africaine), si la rue ne lui renvoie que l'image d'hommes mâles, alors qu'elle est femme (cas de la femme perdue dans un club anglais ou dans une réunion d'anciens élèves du collège de son mari), d'hommes habillés de djellâba, alors que lui se sait habillé à l'euro-péenne... l'homme peut dans ce cas se sentir autre, étrange, non naturel. non en harmonie avec le milieu environnant. Et ce sentiment d'être étrange durera tant que les deux

images, celle qu'il a de lui-même et celle que lui renvoient les miroirs sociaux, ne coïncideront pas ou du moins ne se rapprocheront pas suffisamment.

C'est ce qui arrive parfois au citadin africain qui se rend dans son village d'origine et y trouve l'image d'un homme démuni, vivant de peu, vivant une vie sans grandes distractions, vêtu pauvrement et parfois au mépris de la mode, et se comportant de manière traditionnelle donc étrange pour l'acculturé de la ville... Une telle image ne correspondra évidemment pas à celle que notre acculturé de la ville a de lui-même et de sa vie et de son comportement. Aussi n'est-il pas étonnant de le voir se sentir autre au point d'en devenir gauche et souhaiter repartir dès que possible pour la ville, devenue son nouveau milieu naturel. Ce sentiment d'être autre, il ne le perdra souvent que lorsqu'il sera lui-même devenu comme tous les autres qui peuplent son nouveau milieu, en d'autres termes lorsqu'il aura modifié l'image qu'il a de lui-même pour la rendre semblable à celle que les miroirs sociaux de son nouveau milieu lui renvoient continuellement : même façon de parler, de se comporter, de s'habiller et même d'apprécier les choses de la vie. C'est ce qui arrive d'ailleurs aux missionnaires et aux explorateurs qui restent « très longtemps » éloignés de chez eux et qui finissent bon gré mal gré par ressembler aux peuples dans lesquels ils vivent. C'est ce qui arrive aussi au représentant d'une société commerciale ou d'un pays dans un autre pays, qui y reste trop longtemps et finit par devenir le représentant de cet autre pays dans sa société ou dans son pays. C'est qu'insensiblement il a modifié l'image qu'il a de lui-même et de son comportement, en d'autres termes ses valeurs de référence, pour « mieux s'adapter » à son nouveau milieu, dans un premier temps, et finir par faire coïncider cette image avec celle que lui renvoient les miroirs sociaux qui l'entourent.

Il existe ainsi donc pour l'homme une certaine vision de lui-même et du monde qui l'entoure, vision bâtie sur un certain nombre de valeurs dites de référence qui contribuent et à le rassurer par rapport à une éventuelle menace de rejet de corps étranger, et à conférer une certaine cohérence à ses propres actes et pensées. Ce sont ces valeurs de référence qui lui permettent de savoir pratiquement à tout moment ce qui est bien, et donc permet sa survie et son épanouissement, et, ce qui est mal, et donc peut le conduire à sa destruction via une réaction de rejet de la part du milieu environnant.

Ces valeurs de référence ne sont pas immuables, elles évoluent lentement avec la société qui s'y réfère. Elles sont élaborées par ce que nous conviendrons d'appeler un centre de référence pouvant se trouver soit dans le pays, au sein du peuple concerné, soit hors de pays et du peuple concernés. Le terme centre de référence ne couvre pas, dans notre esprit, une réalité concrète comme serait un gouvernement ou une académie des sciences mais, bien au contraire, il s'agit là d'une fiction qui sert à désigner commodément la globalité des décideurs qui élaborent, chacun dans son domaine, les valeurs de référence de la société. C'est ainsi qu'on trouvera parmi ces décideurs ceux qui fixent l'habillement et la mode vestimentaire, les artistes qui produisent la musique et les objets d'art, imposant ainsi leur goût propre à toute la société, ceux qui font les recettes de cuisine et fixent les goûts alimentaires, ceux qui établissent les bonnes manières, les croyances religieuses et mêmes les pensées admises... Il s'agit donc d'une multitude indéfinie de personnes telle que chacun peut pour l'un ou l'autre domaine se retrouver en elle ou s'y sentir valablement représenté. Et c'est de là que provient le caractère naturel, spontané, des valeurs de référence qui fait que celui qui s'y réfère croira aisément qu'elles sont les seules que lui puisse produire ou, pire, les seules que des hommes dits normaux puissent produire.

Ce centre de référence, malgré son caractère fictif, non seulement élabore les valeurs de référence pour sa société, mais se charge en outre de réprimer toute autre valeur qui ne viendrait pas de lui, donc toute intrusion de l'extérieur pour peu qu'elle menace de rompre la cohérence des valeurs ainsi élaborées. Et cette répression se fera souvent par le biais d'une réaction de rejet de la société contre l'intrus, réaction pouvant aller jusqu'à la destruction de celui-ci. D'où le danger que comporte le fait d'être autre, d'être étrange, d'être en somme la victime toute désignée à toute réaction de rejet de la part de la société.

Enfin, signalons le fait que la vie en société comporte une succession de prises de décisions individuelles qui doivent être cohérentes, compatibles si l'on veut, pour que la société continue à exister et à se développer. Cette cohérence des décisions individuelles est tout justement assurée par la référence constante à un corps de valeurs de référence élaborées par le centre de référence, sur base d'une vision cohérente du monde. C'est donc ce corps de valeurs de référence qui agit comme une sorte de grand harmonisateur des décisions apparemment anarchiques prises par les individus et qui donc éclaire ces décisions et actes, mêmes les plus futiles, les rend facilement interprétables, et donc permet à tout un chacun de réajuster son propre comportement en vue de la sauvegarde de l'harmonie sociale.

se rapprocher du centre

Lorsqu'un individu est hors de sa société d'origine, qu'il se trouve donc dans l'état d'étranger plongé dans un environnement se référant à d'autres valeurs de référence que les siennes, son nouveau milieu lui renverra une image souvent fort différente de celle qu'il a de lui-même. D'où le sentiment d'être autre, étrange, avec tout ce que cela peut recéler comme menace implicite de devenir victime d'une réaction de rejet de la société pour l'une ou l'autre raison.

En effet, le Noir perdu dans une ville d'Europe, ou le Blanc perdu dans la brousse africaine, recevra des miroirs sociaux, la rue notamment, une image de l'homme, du point de vue aspect extérieur, habillement, comportement, langage, expression des intentions et manière d'être, totalement différente de celle que les miroirs sociaux de chez lui lui renvoyaient. Cela pour la simple raison que le centre de référence et les valeurs de référence sont différentes. D'où le sentiment d'être autre, d'être étrange, sentiment générateur d'un stress peu sécurisant. (L'exemple que nous venons de prendre, celui du Noir perdu dans une ville européenne ou du Blanc perdu dans la brousse africaine est un exemple disons extrême devant servir à éclairer nos idées. En fait, le sentiment d'être autre existe aussi dans le cas du Zairois qui débarque dans un autre pays africain, même francophone, et dont la population lui semblera étrange, avec des us et coutumes étranges. Pour s'en convaincre, il suffit de fréquenter des petites colonies d'étrangers et de les faire parler de la population où elles se trouvent.)

Cette angoisse se manifeste notamment par une recherche constante d'approbation de la part du milieu environnant : on veut savoir si l'on est toujours dans les normes admises conformément aux valeurs de référence de la société environnante et on imite le plus possible son environnement jusqu'à aboutir au ridicule. Il se manifeste aussi par ce que nous appelons « le réflexe du chien ». En effet, un chien dans la rue qui en rencontre un autre paraît être attiré de manière irrésistible par cet autre et n'aura de cesse, lorsqu'il s'en sera approché, de le flairer, au fond d'entrer en contact avec lui. L'indifférence lui semble anormale, sinon impossible. De même, l'étranger, du moins dans les premiers temps de son « exil », reconnaissant dans la foule une personne qui, d'une manière ou d'une autre, lui renvoie une image proche de celle qu'il a de lui-même, se sentira fortement attiré par elle et n'aura de cesse de l'approcher et d'échanger avec elle quelques paroles. L'indifférence est, là aussi, anormale.

Ce réflexe du chien n'est pas lié au fait que la personne aperçue est de même race, de même nationalité et donc se détache sur le fond de la multitude des autres. Non, il est, à notre avis dû au fait que l'autre renvoie une image conforme à celle que l'on a de soi-même, un élément sécurisant. Cela est d'autant plus vrai que le Noir francophone, perdu dans un pays anglophone, éprouvera le réflexe du chien vis-à-vis de toute autre francophone, quelle que soit sa race, sa nationalité ou son sexe. C'est pourquoi dans des réunions internationales, on voit des gens se regrouper par affinité, dit-on, et s'accrocher les uns aux autres, vouloir être tout le temps ensemble... C'est que l'autre est censé se référer aux mêmes valeurs de référence et donc susceptible de présenter un comportement déchiffrable, naturel, ce qui est hautement sécurisant. Avec le temps, surtout si le nombre de ses « semblables » augmente, le réflexe du chien s'estompe, mais demeure néanmoins, puisqu'il réapparaîtra spontanément si le « semblable » se trouve dans une situation difficile.

Enfin, il existe une tendance de plus en plus marquée à s'expliquer, à expliquer ses valeurs de référence, à les justifier dans le vague espoir de mieux se faire comprendre, de rendre intelligible, déchiffrable son comportement et donc de diminuer son sentiment d'être autre, étrange. Cela est particulièrement frappant en matière de nourriture où vous courez le danger de vous voir proposer la cuisine nationale de l'étranger parée pour la circonstance de toutes les qualités. Il en va de même en matière de comportement, où vous courez un autre risque certain, de devoir subir un cours sur le comportement normal vu à la lumière des valeurs de référence de l'étranger... (Ce qui, entre nous, peut ne pas être désagréable du tout !...)

l'isolé

L'étranger, dans son nouveau milieu, peut avoir deux statuts différents : celui de l'individu isolé, du

touriste ou de l'exilé, d'une part, et celui du représentant d'une force d'occupation effective ou potentielle. L'individu isolé, se mouvant dans une multitude souveraine, n'a de choix qu'entre deux positions : se soumettre ou se rebeller. Se soumettre et courir indéfiniment après une assimilation souvent problématique, renoncer à ses valeurs de référence, adopter celles de son nouveau milieu, se mettre à imiter ou pire, singer le comportement de ceux qui l'entourent et tenter de passer le plus inaperçu possible. Ce choix, que beaucoup font, peut conduire à l'abandon de l'initiative sociale, à l'emprisonnement dans une solitude sclérosante et enfin à une marginalisation à beaucoup de points de vue inquiétante : l'isolé n'a pas d'existence. Se rebeller, se révolter, rejeter et nier les valeurs de référence de son nouveau milieu, se replier sur ses valeurs de référence, s'enfermer dans sa culture d'origine et finir par devenir extrêmement « susceptible » dès qu'il est question de culture, voici son lot. Un tel choix, qu'on trouve en partie chez certains tenants de la négritude, de l'authenticité, de la renaissance culturelle nationale (qui sont d'autant plus virulents qu'ils sont loin de chez eux) peut finir par produire une réaction de rejet d'autant plus violente que l'étranger se sera affiché sans réserve et donc aura menacé la cohérence sociale de son nouveau milieu.

Son propriétaire lui donnera son congé sous un prétexte ou un autre, la location d'un appartement lui sera refusée de peur d'incommoder le voisinage, les nationaux, faute de mieux, fuiront son Hlm que son mode de vie rend peu sécurisant... Mais quel que soit son choix, le sentiment d'être autre ne le quittera pas ; bien au contraire, son voisinage fera tout pour le lui rappeler :

- soit par le biais d'une gentillesse exagérée et d'une condescendance agaçante (c'est le phénomène d'infantilisation que l'on remarque souvent lorsque l'étranger a le malheur de demander des renseignements à des passant ou à des agents de police : on les lui fournit avec moult explication, comme s'il s'agissait d'un enfant...);

- soit par des constantes références à ses origines et au fait qu'il est étranger (voir à ce propos les stupides blagues et mots d'esprit sur les Corses, les Nègres, les Belges, les Juifs, les Arabes... qu'on a d'autant plus de plaisir à vous raconter que vous êtes vous-même Corse, Nègre, Belge, Juif, Arabe...);
- soit enfin par des attitudes franchement hostiles à l'étranger que vous êtes parce qu'étranger (refus d'accès à un lieu public, interpellation intempestive dans le métro, réflexions bizarres...).

l'occupant

Le second statut, celui de représentant d'une force d'occupation effective (cas de colonisation) ou potentielle (cas de pays ami protégeant un autre qui lui doit pratiquement tout) est beaucoup plus confortable pour l'étranger parce que sauvegardant l'initiative sociale. En effet, la communication avec l'occupant est beaucoup plus vitale pour l'indigène que pour l'occupant. C'est donc à l'indigène à faire « l'effort d'adaptation », il lui appartient de renoncer, ne fut-ce que momentanément, à ses valeurs de référence pour adopter celles de l'occupant, s'il tient évidemment à survivre. Et cela peut aller très loin, jusqu'à devoir macher du chewing-gum, boire du coca et porter des jeans...

En somme, tout se passe comme si l'occupant recevant des miroirs sociaux une image non conforme à celle qu'il a, éprouvait l'angoisse engendrée par son sentiment d'être autre, étrange, et qu'afin de la supprimer, il tente de forcer tous les miroirs sociaux à lui renvoyer une image acceptable par lui. L'occupant agira donc de manière à amener l'autre à lui ressembler, à lui renvoyer une image conforme à celle qu'il attend. L'indigène n'existe plus indépendamment de l'occupant, ses valeurs de référence sont niées et récusées comme alternative possible à celles de l'occupant, son centre de référence, parce qu'incapable d'assurer la survie de la société, est démantelé et remplacé par celui de l'occupant.

Ce n'est plus ce que pense l'indigène, son comportement, sa manière d'être, sa culture qui sont des valeurs acceptables, rien n'est valable que dans la mesure où il reproduit ce qui vient de l'étranger. Tant et si bien que tout ce qui vient de l'étranger est censé être meilleur que ce qui vient du pays (on préférera les marchandises produites à l'étranger à celle du pays, on préfère et on paye trop bien le technicien étranger de qualification parfois inférieure à celle du national, parce qu'étranger...) et que l'indigène se trouve condamné à se rapprocher de plus en plus de l'état d'une imitation de l'occupant, mais d'une imitation grotesque, inconsistante et incapable de vie propre.

C'est ainsi qu'on a vu, au Zaïre, dans les années cinquante, toute l'élite nationale revendiquer le droit d'être inscrite aux « registres de la population étrangère », justiciable du droit civil, signe de son assimilation à l'occupant. C'est ainsi que l'on a vu, en Afrique francophone, toutes les élites nationales opter pour la double nationalité (celle du pays et celle de l'occupant), signe évident de l'importance attachée à l'assimilation à l'ancien occupant. C'est ainsi enfin que, dans pratiquement toutes les anciennes colonies d'Afrique noire, le centre de référence reste toujours l'ancienne métropole qui exerce une grande fascination sur les esprits. Aussi il n'est pas étonnant de constater que, bien souvent, aucune idée, aucune politique, aucun choix de personnel dirigeant ne sera tenu pour valable tant que l'approbation, explicite ou tacite, du centre de référence qu'est l'ancienne métropole n'aura pas été reçue. Et cela malgré des péripéties politiques et une souveraineté nominale qui peuvent faire croire à une certaine indépendance.

ethnies d'un même ensemble

La négation de toute validité à toute culture, toutes valeurs de référence, tout centre de référence et toute vision du monde autres que les siens propres, ce que nous appelons ethnocentrisme, de la part d'un représentant d'une force

d'occupation effective ou potentielle, nous apparaît comme étant un phénomène tout à fait naturel, inéluctable même. Un phénomène ou, mieux, une politique pratiquée aussi bien au niveau des civilisations, des États que des tribus dites primitives. (Il est intéressant à ce propos de signaler le fait que certaines tribus se définissent non seulement par la filiation par le sang (ainsi l'enfant d'un muluba ou d'une muluba est réputé être muluba), mais aussi par des critères nettements culturels, d'où des coutumes permettant l'adoption d'étrangers même adultes, chez les baluba notamment. Mais, par contre, sera perçu comme étranger celui qui a d'autres us et coutumes, qualifiés d'ailleurs de barbares). L'ethnocentrisme correspond ainsi donc au besoin de l'homme qui a gardé l'initiative sociale de faire coïncider l'image que lui renvoient les miroirs sociaux de celle qu'il a de lui-même, par le biais notamment de la transformation de l'autre. L'ethnocentrisme s'apparente de ce fait à une sorte de recherche de l'identité culturelle.

A ce propos, le mouvement de la négritude et du retour à l'authenticité nous apparaissent comme corroborant parfaitement tout ce que nous disons ici. En effet, face à la pression de la politique assimilationniste pratiquée par les colonialistes, la seule alternative concevable consistait à se replier sur sa culture, affirmer ses valeurs et mieux prétendre les imposer ou simplement les faire connaître aux autres afin qu'ils en tiennent compte. C'est la réaction de rébellion de l'isolé dont nous avons parlé ci-dessus. Dans le cas de l'Afrique, cette réaction était encore possible du fait que la majeure partie de la population n'était pas vraiment en contact avec l'occupant, la communication avec lui n'était pas suffisamment vitale pour le forcer à s'aligner sur lui et enfin cette majeure partie de la population continuait à se référer aux valeurs traditionnelles, donc continuait à suivre un centre de référence distinct de celui du colonisateur. Et, c'est vers ce centre et ces valeurs que se sont tournés les tenants de la négritude, de l'affirmation du nègre comme homme à

part entière et de sa culture comme expression d'une civilisation originale.

civiliser les peuples occupés

Lorsque des occupants imposent leurs valeurs de référence et, partant, leur centre de référence comme seuls valables, il font plus que de demander aux indigènes un effort d'adaptation. En effet, la perte de ses valeurs de référence déstabilise profondément l'homme qui devient incapable d'un comportement cohérent en dehors des « conseils » de l'occupant. Et la destruction de son centre de référence qui intervient du seul fait qu'il est déclaré désuet par l'occupant et se révèle effectivement incapable d'assurer et la survie et la cohérence de la société, renforce la dépendance de toute la société vis-à-vis de l'occupant. Car désormais tout acte, toute pensée, tout comportement cohérent ne pourra être tenu pour valable qu'avec l'accord du centre. D'où une infinité de possibilités de manipulation de la société « occupée », rien de stable ne pouvant s'y bâtir sans l'assentiment du centre de référence.

C'est donc là la meilleure politique possible que puisse pratiquer un occupant soucieux de la pérennité de sa présence. Et effectivement, tous les occupants l'ont pratiquée de manière plus ou moins explicite, plus ou moins consciente. Que ce soit Rome occupant la Gaule et la Germanie, que ce soit l'Islam s'implantant dans l'Afrique du Nord et de l'Est, que ce soit l'Europe mercantile colonisant l'Afrique, l'Asie et les Amériques, que ce soient les U.s.a. dans leur pays amis ou l'U.r.s.s. dans les siens, tous les occupants de tous les pays et de tous les temps ont prétendu civiliser le peuple occupé, le transformer en une copie aussi fidèle que possible d'eux-mêmes, le forçant à clamer à tue-tête et le plus souvent possible son amitié pour son cher civilisateur, et n'hésitant pas à l'écraser aux premiers signes d'infidélité, de volonté de soi-même, c'est-à-dire autre. Et pour la réussite d'une telle entreprise, toutes les mesures de coercition sont bonnes, depuis les plus brutales, qui se

traduisent par des diminutions sensibles de population du fait de l'occupation (les Espagnols aux Amériques ont fait diminuer la population locale parfois de 50 %, la campagne protestante du début de ce siècle (caoutchouc rouge) prétend que le régime léopoldien fit de même là où il fut le mieux installé au Zaïre), jusqu'aux plus subtiles, qui se traduisent par une régression sociale (l'indigène n'est plus bon que pour occuper le bas de l'échelle sociale) et par la prise en main du religieux, du socio-culturel, du domaine scientifique et éducatif (n'est plus valable que la religion de l'occupant, ses coutumes, son droit, sa science et l'éducation qu'il dispense... le reste est barbarie, donc à réprouver).

Pour l'occupé, les conséquences de cette politique peuvent être proprement mortelles. C'est notamment le cas lorsque la société locale n'est pas suffisamment forte pour supporter sans déstabilisation profonde un choc de culture de cette importance, lorsque l'écart technologique et scientifique entre l'occupé et l'occupant est immense et lorsque pratiquement tous les individus de la société occupée sont amenés à entrer en contact suivi avec l'occupant pour des questions de survie. La lubaïsation du Kasai et du Katanga au Zaïre, la latinisation des Amériques et l'islamisation de certaines tribus africaines sont des exemples probants. Mais lorsque la société occupée est suffisamment structurée pour résister à une occupation étrangère, lorsque des parties importantes de sa population peuvent continuer à vivre hors du giron de l'occupant, on observera une sorte de « dichotomie » sur le plan social, la coexistence de deux manières d'être se référant à des systèmes de valeurs différents et entre lesquelles oscilleront les occupés : ainsi donc, il y aura une manière d'être pratiquée lorsque les occupés sont entre eux et une autre pour le cas où un représentant au moins de l'occupant sera présent ; il y aura une justice et un droit coutumier à respecter entre soi et une autre justice, un autre droit valable lorsque des étrangers sont impliqués... C'était en tout cas ce qui se passait au Congo belge d'avant l'indépendance...

Mais quelle que soit la situation, l'occupation entraîne toujours une transformation de la société qui empêche le retour à la situation antérieure. C'est d'autant plus vrai que l'occupation aura duré plus longtemps et que son action civilisatrice aura été plus profonde ou

profondément traumatisante pour l'occupé. C'est que les valeurs de référence se seront modifiées pour pouvoir intégrer celles de l'occupant et procurer à la société une base de référence rendant la survie de la société possible, et sans occupant de préférence.

la science, vision du monde, est donc liée aux valeurs de référence de la société qui l'a développée

explicitement une vision du monde

Une société, pour survivre, se développer et s'épanouir, a besoin d'une certaine cohérence dans l'ensemble des actes et des décisions que prennent à tout moment ses membres. Nous avons dit que cette cohérence provenait du fait qu'il existe des valeurs de référence auxquelles adhère chacun des individus de la société. Ces valeurs étant élaborées par un centre de référence aux contours non définis, d'où provient donc la cohérence des valeurs de référence ? Car le centre n'étant pas coordonné par une autorité unique, on pourrait imaginer que certains de ses membres puissent aller à l'encontre d'autres (ce qui arrive d'ailleurs parfois dans les époques de transformation de la société, mais qui, en général, pendant les périodes d'accalmie, est réduit pratiquement à néant). A notre avis, les valeurs de référence se rapportent à une vision cohérente, donnée au supposée, du monde. Elles permettent alors à la société de se rapprocher de la vision du centre.

Pour nous, la vision du monde est la manière spécifique de percevoir les différentes réalités et objets qui peuplent l'univers, ainsi que les multiples relations pouvant exister entre ces réalités et ces objets. Que sont l'homme, la femme, les animaux, les plantes, les rivières, les montagnes, la lune, le soleil, les étoiles et tout ce qu'on peut percevoir ? Quelles sont les relations existant entre toutes ces réalités ? Sont-elles indépendantes les unes

des autres ou bien interagissent-elles les unes sur les autres ? Sont-elles plongées dans une hiérarchie de valeurs qui soumettent certaines à d'autres, ou bien sont-elles toutes sur un même plan d'existence ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles répond la vision du monde, une vision globale, synthétique qui exige interprétation et qui, bien souvent, n'est pas explicitée.

D'où l'angoissante question suivante : comment expliciter la vision du monde d'une société observée ? On peut donner plusieurs réponses :

- Certains pensent y arriver par l'observation objective et personnelle de la société, l'usage de la déduction logique sur base de ce qui est probable pour des humains et enfin le recours à la synthèse réductrice qui ne retient des faits observés que l'essentiel, le significatif. En somme, par le recours à la méthode scientifique, si féconde dans d'autres champs d'activité. Mais alors, ou l'observateur est totalement étranger à la société observée, et il court le danger de ne pas distinguer l'essentiel du folklorique, de ne pas découvrir les faits vraiment significatifs, ou de mal les interpréter (l'ethnographie est pleine d'exemples probants. Citons pour illustrer nos dires le fait que dans son livre « Les Baluba », le R.P. Colle signale que, chez ceux-ci, les vieux semblent avoir le droit de montrer en public leur derrière, ce qui provoque une grande hilarité parmi les baluba présents. Voilà un fait observé. Voici maintenant son interprétation qui a échappé au R.P.

Colle : pour maudire quelqu'un, il faut et il suffit de lui présenter son derrière nu et de dire la malédiction. Les vieux qui lui montraient leur derrière ne faisaient donc que le maudire. Et devant son manque de réaction, la population riait de sa bêtise...).

Ou l'observateur est impliqué dans la société, et alors comment éviter l'interférence de sa subjectivité ? Comment vérifier ses dires ? (Dans nos manuels de géographie, on nous disait que le climat tempéré, celui de l'Europe, était le seul fait pour l'épanouissement de l'homme, les autres étant ou débilissants ou trop rigoureux, donc inhospitaliers. Parmi les races humaines, les Noirs étaient caractérisés par la noirceur de leur peau, leur nez épaté et leurs traits grossiers, les Jaunes par leurs yeux bridés, leurs visages fermés mais les Blancs avaient un visage agréable, fin et une peau délicate... Il ne faut pas être grand clerc pour percevoir l'interférence de la subjectivité de l'auteur et de ses fantasmes dans une telle description...).

- D'autres pensent que l'analyse des coutumes, des croyances et des mythes, le recours au bon sens commun (au probable selon ses propres critères) et à la comparaison avec ce qui a été observé ailleurs (l'humanité étant une, elle ne peut produire que le similaire, n'est-ce pas ?) peut permettre de synthétiser la vision du monde de la société observée. Cette voie qui préfère se fonder sur des documents plutôt que sur des déductions personnelles n'est, à notre avis, valable que dans la mesure où l'analyste se sera dégagé de tout présupposé explicite ou implicite concernant ce qu'il devra découvrir. En effet, des exemples abondent de chrétiens non seulement étrangers, mais aussi nationaux des sociétés étudiées qui veulent à tout prix réduire nos traditions aux traditions judéo-chrétiennes sur base de similitude des mythes analysés. D'où des « philosophies africaines » qui ne sont que des reproductions de la philosophie grecque avec ses catégories. L'observateur part en effet du principe que seule la philosophie ou la tradition judéo-chrétienne est humainement valable ou, pire, seule humaine. Les autres ne peuvent

être valables que dans la mesure où ils en reproduisent des aspects. D'où ces lectures des autres à la lumière fort sélective des traditions, philosophies et croyances et valeurs de référence de l'analyste que sont la majorité des mémoires de fin d'études de certains étudiants, même africains.

Pour nous, l'étude de la langue, de ses éléments significatifs, nous a paru constituer un bon point de départ. D'une part nous disposons d'éléments objectifs à analyser, accessibles à tous et analysables par tous, d'autre part l'existence des mythes, croyances, us et coutumes nous permet de vérifier la justesse de ce qui est découvert (leur explication devant se faire de manière naturelle, comme on dit en science, et complète sur la base des seuls éléments disponibles). La langue est en effet une condensation de la pensée, de la vision du monde pour être plus précis (nous le verrons plus loin); c'est aussi une manipulation des mots (ou réalités linguistiques) qui répond à la manipulation de concepts que constitue l'acte de penser, la philosophie et la métaphysique. Nous croyons donc que, de l'étude de la langue d'un peuple, peut être extraite une synthèse de la vision du monde beaucoup plus fiable que de la simple étude des mythes, cela d'autant plus que la validité de cette synthèse devra s'établir sur base de l'explication cohérente et simple des mythes, us et coutumes, croyances.

exemple des baLuba

Maintenant essayons de dégager ce que peut être la vision du monde d'un peuple africain, tel que les baLuba; ensuite nous dégagerons ce qu'est la vision du monde sous-jacente à la science moderne. Enfin, nous parlerons de la science en tant que vision du monde et de ses liaisons avec la culture qui l'a engendrée.

Les baLuba parlent ciLuba, comme les baRundi kiRundi, les baKongo kiKongo et les banyaRwanda kinyaRwanda. Le ciLuba est une langue du groupe bantu qui offre l'avantage d'avoir une certaine extension tout en gardant une certaine pureté et rigueur dans sa structuration (éloignement des cô-

tes). En ciLuba, comme dans toutes les langues du groupe bantu, un mot comprend trois parties principales : la tête, le corps et la queue.

La tête est souvent faite d'un seul élément, appelé « particule », dont le rôle est

- de définir et préciser le nombre (singulier ou pluriel) de l'objet désigné (**muntu** = un homme, **bantu** = des hommes, **miCyi** = des arbres, **muCyi** = un arbre, **diKasa-maKasa** = un - des pieds, **cilbi - Bilbi** = une - des portes);
- de compléter la signification du mot (**muntu** = un homme, **cintu** = une chose, **buntu** = la nature humaine, **luntu** = un individu louche);
- de définir les accords que le mot réalisera avec des déterminants et des formes conjuguées (**bantu baBidi** = deux hommes, **miCyi miBidi** = deux arbres, **maKasa maBidi** = deux pieds, **biLamba biBidi** = deux habits...), et enfin, les particules servent à définir et préciser la **nature métaphysique** de l'objet désigné par le mot.

notion de localisation

Le fait que les particules donnent des indications sur la nature métaphysique des objets désignés par le mot les rend particulièrement intéressantes pour nous, bien que l'étude des autres constituants du mot soit aussi utile. Le corps des mots est constitué d'un radical comprenant notamment la racine du mot et les finales incluses dans le mot (la racine **Ship** = tuer, donne **muShipu** = être [mu] en rapport avec [finale u] l'acte de tuer [Ship] = la saison sèche, l'hiver, **ku-Shipa** = acte de [ku] tuer [Ship] pris en tant que tel [finale a], **mu-dyShipi** = être [mu] qui a effectivement réalisé [finale i] l'acte de tuer [Ship] soi-même [dy]...). Enfin, les finales qui forment la queue du mot servent à préciser l'orientation de l'action définie par le radical (**ku-Amba** = poser/dire, **ku-Ambula** = soulever, le contraire de **ku-Amba**, **ku-Ambila** = dire à, **ku-Ambuisha** = aider à porter...).

L'étude des particules révèle qu'elles se regroupent en trois grandes catégories : celles qui véhi-

culent la notion d'être avec ses nuances (particules de l'être), celles qui véhiculent la notion d'action et d'état (particules de l'action-état) et celles qui véhiculent la notion de relativité (particules de la relativité). Et ce qui est remarquable, c'est que chaque groupe de particules dérive euphoniquement d'une particule locative qui est leur conducteur, ou se rattache logiquement.

Ainsi toutes les particules de l'être dérivent euphoniquement de la particule locative **mu-** qui signifie **dans, à l'intérieur de**, celles de l'action-état dérivent euphoniquement de la particule locative **ku-** qui signifie **à, vers, à destination de**, et enfin, celles de la relativité se rattachent à la particule locative **pa-** qui signifie **sur, au-dessus de**.

Le fait que les particules de l'être (**mu**, **lu** et **n'**) dérivent euphoniquement de la particule locative **mu-** indique que la notion même de l'être provient de celle de localisation : **à l'intérieur de**, ayant fini par désigner **ce qui est à l'intérieur de**. Ainsi donc, dans cette vision du monde, la notion fondamentale est celle de localisation et l'être y est défini comme étant : **ce qui est à l'intérieur de l'apparence perçue**. Il en résulte : une nette distinction entre, d'une part l'apparence perçue et l'être qui se cache dans cette apparence. L'être est **un**, primordial, alors que l'apparence est seconde, secondaire (la notion de l'être se matérialise par des particules liées à **mu-**. Or **mu** est aussi la racine du mot **un** : **muntu muMwe** = un homme, **cintu ciMwe** = une chose, **diKasa diMwe** = un pied. Par contre, le corps, notre apparence à nous hommes, est traduit par le mot **muBidi** dont la racine **Bidi** est celle du mot **deux** : **bantu baBidi** = deux hommes, **bintu biBidi** = deux choses, **maKasa maBidi** = deux pieds...). **Cela a des conséquences sur la science qui tendra à aller à l'essentiel, au primordial, donc à l'étude de l'être (magie), plutôt qu'à celle du secondaire, la matière.**

De la notion de localisation provient celle d'être en tant que **ce qui est à l'intérieur de, l'apparence perçue**. Mais l'être n'est pas pri-

sonnier de cette apparence, il peut s'en échapper et y revenir.

notion de déplacement

Aussi rencontrons-nous la deuxième notion fondamentale, qui dérive elle aussi de celle de localisation : la notion de déplacement, de passage d'une localisation à une autre, d'action en un mot. En effet, l'action est une projection de l'être de sa localisation vers une autre localisation-cible appelée interlocuteur ou vis-à-vis (1). Cette notion de déplacement est matérialisée par la particule locative **ku-** = **vers**, **à**, **à destination de**.

De la particule locative **ku-** (= à, vers, à destination de) dérivent :

- la particule **ku** = **acte de, état de**, qui sert à désigner tous les verbes à la forme infinitive (**ku-Dya** = acte de manger, manger, **ku-Seka** = rire, **ku-Shipa** = tuer, **ku-Amba** = dire, poser);
- Les particules **hu** et **fu** (tu, toi, te) qui servent à désigner l'interlocuteur (deuxième personne) singulier, la cible de l'action du locuteur (**Hua-Ambi** = tu viens de dire, **Hua-Seki** = tu viens de rire, **baa-huAmbidi** = ils viennent de te dire);
- la particule **bu**, qui fait la transition entre la notion d'action et celle d'état. **Bu** signifie en effet soit ce qui fait qu'un objet est **mu** (**muFiike** = le noir, **buFiike** = ce qui fait qu'on est noir, **muLunda** = l'ami, **buLunda** = ce qui fait qu'on est ami), soit le pays où les gens sont des **ba** (**Burundi** pays des baRundi, **Botswana** pays des baTswana). La particule **Bu** (U et Bo dans certaines langues bantu) dérive elle aussi de **ku-** par occlusion de K. Elle montre que l'état n'est

qu'une notion dérivée de l'action, un moment dans l'action.

L'être apparaît grâce à cette notion fondamentale d'action-état comme étant un être force, un être en même temps une force, une dualité donc. L'être est voué à l'action, l'auto-affirmation, il existe donc parce qu'il agit et agit nécessairement du seul fait qu'il existe (le deuxième membre de cette préposition ouvre la voie à une vision spéciale des relations pouvant exister entre êtres différents. Nous y reviendrons plus tard). **Il en résulte donc une vision du monde qui est un champ de forces aux directions multiples, chaque être-force étant le point de départ et la cible de multiples actions allant de lui à d'autres êtres ou en provenant.**

Vis-à-vis de l'action, l'être peut adopter trois positions différentes que révèle l'étude des finales des mots. Il sera :

- soit celui qui veut l'action et se dote des moyens adéquats pour la réaliser, c'est **l'agissant** (l'homme qui veut planter un clou dans un mur);
- soit celui qui réalise effectivement l'action voulue ou non voulue par lui, c'est **l'agi** (le marteau qui enfonce effectivement le clou dans le mur);
- soit enfin celui qui subit l'action ou celui au profit de qui l'action est faite : c'est **le subissant** (le clou qu'on enfonce ou le mur qui le reçoit).

Il existe alors des niveaux d'existence qui vont différencier les êtres selon leur position vis-à-vis de l'action :

- il y a les êtres qui existent et se contentent d'exister. Ils peuvent être subissants ou agis, mais jamais agissants : ce sont **les existants**, que signale la particule de l'être «lu» (l'abeille = **lu-Bulubulu**, la mouche = **luJyiji**). Toutes les rivières dont le nom commence d'ailleurs par «lu» existent, mais n'ont rien de spécifique en tant qu'individus qui puisse les caractériser. En outre, une rivière ne peut pas prendre l'initiative d'aller chercher dans un village un homme à noyer ou

décider une telle chose : c'est donc un subissant ou un agi);

- il y a des êtres qui existent et ont en plus une individualité propre permettant de les distinguer d'autres êtres de même espèce : ce sont les individualisés. Ils ont au singulier la particule **mu** et au pluriel la particule **mi**. Ils peuvent être des agis ou des subissants et jamais des agissants (**muCyi** = l'arbre, **miCyi** = les arbres, **muKuna-miKuna** = la - les montagnes, **muBidi-miBidi** = le - les corps);
- il y a des individualisés qui, par moments, peuvent prendre des décisions, vouloir une action et se doter des moyens pour la réaliser. Leur particule est l'alourdisseur **n'** au singulier et au pluriel. Ce sont des semi-personnalisés (**n'Kashama** = le léopard, **N'Tambwa** = le lion, **n'Zoolo** = la poule);
- il y a des individualisés considérés comme étant en permanence des agissants. Ce sont les personnalisés qui sont en général des humains. Leurs particules sont **mu** au singulier et **ba** au pluriel (**muntu-bantu** = l'-les hommes, **muKaji-baKaji** = la-les femmes, **muAna-baAna** = l'-les enfants);
- et enfin, il y a le moi, le **je** que représente l'alourdisseur majuscule **n'** et qui représente le personnalisé par excellence.

Il existe une catégorie spéciale d'êtres dont nous n'avons pas parlé ici : ce sont les apparences sur lesquelles un doute subsiste quant à la présence d'un être en leur sein. Ils sont signalés par une particule de la relativité, **ci**, qui exprime la notion d'être totalement déformé au point qu'on peut se demander s'ils existent encore.

notion de relation

Les relations pouvant exister entre les êtres sont décrites par les particules de la relativité : il y a la relativité spatiale, temporelle et par rapport à une action qui est matérialisée par la particule **pa-** = sur, au-dessus de, le SI conditionnel, lorsque (**pa-mBelo** = sur le seuil d'une maison, **pa-maEsa** = sur la table, **Pa-Hua-Ya** = lorsque tu

(1) Les initiés baLuba prétendent que Dieu s'y est pris à deux fois pour créer le monde. La première fois, il s'est déployé et est devenu Trois (Maweeja-a-n'Nangila = Maweeja Dieu d'Amour, le muLopo wa Chaame = le Dieu ou Seigneur de TChaame, et M'vidie Mukulu, Mikombe-a-Kalewu = l'ainé des esprits, les sceptres issus de l'Utérus). C'est la création par Trois. Dieu vit qu'il s'était trompé et que sa création était mort-né tout justement parce manquait l'interlocuteur, la cible de son action (une action n'est possible que s'il existe un être sur lequel agir, un interlocuteur donc). Aussi Dieu se reprit et se redéploya en quatre entités : les trois précédentes et Kavidie-vidie, sur qui Dieu agira et d'où sortira toute la création (voir la Bible Noire par T. Fourche et H. Morligen, Max Arnold éditeur, Bruxelles).

seras parti, **Pa-Ikala-ye-muSwe** = s'il veut). Il y a la relativité par rapport à une norme, que l'objet soit déformé par rapport à ce qu'il devrait être, on utilise alors la particule **ci** au singulier et **bi** au pluriel; que l'objet soit considéré comme anormal, extraordinaire, coutumier, alors c'est la particule **ka** au singulier et **tu** au pluriel qui seront utilisées. Les particules de la relativité servent aussi à relativiser des êtres (**ku-Banza** = se mettre en ménage, **ku-Banjija** installer un ménage, **luBanza** = un enclos familial, un ménage, **ciBani** : l'être pour qui la fonction de **ku-Banjija** l'emporte sur toute autre considération = le parrain d'un ménage **ku-Dima** = cultiver, **buDima** = le résultat de l'acte de cultiver un champ, **ciDima** = l'être pour qui l'acte de cultiver l'emporte sur toute autre considération). Signalons ici que la particule servant à traduire la notion de « nous » est **Tu** (avec majuscule) une particule homophone de « tu », parce que notre propre groupe sociologique ne peut pas être comparé à tous les groupes sociologiques existants, il est spécial, extraordinaire.

L'existence d'une norme par rapport à laquelle situer les êtres a certainement beaucoup influé sur l'élaboration des coutumes Luba, dans lesquelles la norme n'est pas dans l'homme, ni dans Dieu, mais existe indépendamment (ceci se fait, ceci ne se fait pas, ceci est, cela n'est pas, non pas par la volonté d'un Dieu ou de moi, mais parce que c'est dans la nature des choses).

Enfin, en ciLuba existe une particule tout à fait à part (qui ne se comporte pas grammaticalement comme les autres et donc ne fait pas partie des catégories ci-dessus définies). C'est la particule **Ne = avec, intimement lié à**. Ainsi on a **N'di** = je suis, **N'di ne** = j'ai, je suis intimement lié à, **Tudi** = nous sommes, **Tudi ne** = nous sommes intimement liés à, nous avons (2).

(2) De même les notions de *Moi, Toi, Nous* et *Vous* s'expriment en utilisant la particule exprimant *Je = l'alourdisseur N'*, *Tu = Hu*, *Nous = Tu* et *Vous = Nu*, suivie de *e = he = ne = intimement lié à*, le tout étant répété pour marquer l'insistance. Ainsi *Moi = meeme*, *Toi = Huehue*, *Nous = Tue-tue* et *vous = nuenu* (e = occlusion du e final, muet), ce qui revient à dire : *Je intimement lié à Je = Moi*, *Tu intimement lié à Tu = Toi*...

Cette particule introduit une nouvelle catégorie de relations pouvant exister entre êtres : c'est **l'interpénétration des êtres**, qui va expliquer la nature de l'action qu'un être peut exercer sur un autre.

En effet, lorsque un être est en relation avec un autre, il établira dans cet autre être une « colonie », qui est lui-même sans être lui-même en totalité : la colonie est une projection de l'être dans son interlocuteur. Lorsque l'être veut agir, c'est, au plan des êtres, par l'intermédiaire de sa colonie qu'il agira, alors qu'au plan des apparences, il utilisera un agi. Ainsi se comprennent ces accusations de sorciers envoûtant à distance auxquelles on assiste dans le pays Luba. La colonie représente l'être en ce que l'on peut le tuer en tuant cette colonie, comme on tuerait une poule enfermée dans un sac.

Le fait que chaque être interpénètre son vis-à-vis conduit à

une nouvelle notion importante : celle de génération d'entité d'ordre dit supérieur par interpénétration des entités. En effet, de l'interpénétration de deux ou plusieurs entités naît automatiquement une nouvelle entité qui n'est pas chacun de ses membres, tout en étant chacun d'eux vu sur un autre plan.

Ainsi le ménage est une entité différente du mari et de la femme, mais a le mari et la femme comme face ou représentation sur le plan des êtres. C'est le mari vu sur le plan des ménages (ou la femme). De même le clan est une entité d'ordre supérieur à celui de l'homme, il n'est aucun de ses membres et, pourtant, chacun est une face du clan. D'où une conception de l'organisation sociologique hiérarchisée dont le summum est Dieu (qui est moi vu sur un autre plan : voir le mythe de **Mikombe-a-Kalowu**, qui s'est créé lui-même).

la science occidentale et ses liens avec une culture

Lorsque l'on considère la culture occidentale avec des yeux d'ethnologue (c'est-à-dire de la même manière que lorsqu'on considère d'autres cultures) on est frappé par le fait que l'être est défini par son existence, et non pas par sa localisation : je suis celui qui suis, répond Dieu à Moïse. Et cela change toute la perspective. En effet, la distinction entre l'être réel et son apparence n'est plus fondamentale, elle cède la place à une autre distinction : l'être et ce qui n'est pas l'être, le MOI et le non-moi. En outre, l'existence d'une apparence pour matérialiser l'être n'est plus posée comme essentielle : l'être peut être sans liaison à une localisation précise. D'où l'existence de certains êtres tels que la linéarité (d'une fonction linéaire) qui se manifestent par des propriétés précises. L'être est ici un absolu bien délimité par rapport à ce qui n'est pas lui, le

non-moi. Il est régi par des lois liées à sa nature et en tant qu'absolu, il est capable d'avoir une finalité propre à réaliser en usant éventuellement du non-moi. D'où des religions à salut individuel d'après lesquelles l'homme doit assurer son salut par ses propres efforts en s'appuyant sur le non-moi qui se trouve être ainsi à sa disposition, d'où la primauté exorbitante assurée à l'homme dans la création (certains en font la finalité de la création ou, au moins, le chef-d'œuvre de cette création). Dans un autre domaine, l'existence d'un salut (matériel) individuel à assurer en usant du non-moi pose la légitimité de l'exploitation du non-moi (matière ou autres hommes) se présentant sous la forme principale d'appropriation. D'où l'importance attachée à l'étude de la matière, et à son appropriation. Dans cette perspective, l'être étant un absolu bien

délimité, l'univers apparaît comme peuplé d'absolus, régis par des lois propres liées à leur nature et hiérarchisés de manière à être coiffés par un Absolu suprême qui est tout : infiniment grand, infiniment bon, infiniment fort, infiniment intelligent... c'est-à-dire Dieu. Le fait que tous ces absolus ont des saluts individuels à assurer pose l'existence de relations entre eux, et ici deux tendances existent : celle qui explique tout par l'Absolu suprême, par son vouloir et, à la limite, sa fantaisie, d'une part, et celle qui tend à tout expliquer par des lois immuables, autres absolus, qui ne tiennent compte que de la nature des êtres concernés, d'autre part. C'est la tendance transcendantiste opposée à la tendance rationaliste. Les premiers reconnaissent l'existence de lois régissant les êtres et qui les transcendent (c'est-à-dire n'en dépendent pas), mais ces lois, ils les font provenir du vouloir de l'Absolu suprême, les seconds reconnaissent eux aussi la transcendance des lois par rapport aux êtres régis, mais ils posent ces lois comme étant par elles-mêmes, donc des absolus.

Exemple, l'encaisse d'une caissière qui vend un seul produit dont le prix unitaire est constant sera régi par la loi : $E = p.n + E_0$, où E est l'encaisse à la fin de la journée, E_0 l'encaisse au début de la journée, n le nombre de produits unitaires vendus et p le prix unitaire de chaque produit. L'automobiliste qui parcourt l'autoroute à vitesse constante voit son déplacement défini par la même loi soit $E = v.h + E_0$, où E est l'espace total parcouru, E_0 l'espace parcouru avant le comptage des heures, h le nombre d'heures et v la vitesse de l'automobiliste. Une telle loi ne dépend pas de la caissière ni de l'automobiliste qui s'y soumettent ; elle ne dépend pas non plus de l'opération d'encaissement ou de déplacement en ce sens qu'elle les transcende (qu'elle est valable pour des opérations de natures différentes). Cette loi est donc une réalité qui existe en soi et à laquelle des opérations diverses sont soumises.

Du fait que l'être est un absolu, la notion d'imprégnation d'êtres par d'autres êtres n'existe pas : l'être n'établit pas des colonies dans

d'autres êtres et le comportement de ces autres êtres, ou mieux les lois qui les régissent ne dépendent donc pas de celui qui les observe et étudie : on peut donc parler de l'objectivité des lois ainsi trouvées. Par contre, dans le cadre de la vision du monde que nous avons dégagée ci-dessus, le fait que l'observateur a une colonie dans l'observé entraîne que la loi régissant celui-ci dépend nécessairement de l'observé et de l'observateur et peut donc varier avec ce dernier. L'objectivité des lois régissant les êtres est l'un des principes fondamentaux de la science, un de ceux qui font que l'observation sera réputée scientifique ou non.

Aux deux tendances ci-dessus dégagées (transcendantiste et rationaliste) s'en est ajoutée une autre (socialiste, disons) qui part de l'observation suivante : je suis un absolu voué à la réalisation d'un salut individuel en usant du non-moi (d'autres hommes). Mais pour ces autres, je suis dans leur non-moi, et donc utilisable pour la réalisation de leur salut individuel ! Cela débouche sur un monde conflictuel incompatible avec la survie de tous les êtres. D'où une limitation du droit à user du non-moi, l'atténuation, sinon la suppression du salut individuel (Mao) et la suprématie donnée par la société au communautaire sur l'individuel. Mais il reste que toutes ces tendances communient dans la même vision fondamentale du monde. Autre chose est l'introduction de la limitation du caractère absolu de l'être introduite par des relativistes : Saint Paul parle bien de la Communion des Saints, du salut collectif conditionnant le salut individuel, Einstein parle de la relativité des lois et Heisenberg d'une liaison entre observateur et observé (loi d'incertitude). C'est là un courant de pensée qui est tout à fait autre et qui se rapproche d'ailleurs de celui décrit dans le paragraphe précédent. (Les nazis qui prônaient une sorte de retour aux sources ne pouvaient que rejeter ces courants de pensée comme aberrants.)

Il ne nous est malheureusement pas possible de développer toutes les implications de la différence dans la définition de l'être (faute de place) et nous sommes contraints de tout schématiser, tout caricaturer,

sans étayer chaque fois nos thèses par des raisonnements ou des références. Qu'on nous en excuse. Mais dans cette schématisation, nous voulons faire ressortir quelques idées. La première est que la science, de par son contenu et ses méthodes, est fille d'une vision du monde qui pose comme légitime et susceptible d'amener la découverte du vrai, ces méthodes (objectivité des lois). La deuxième est que la scientification implique pour nous l'adoption de la vision du monde qui sous-tend la science et donc l'abandon, ne fut-ce que, pour les questions scientifiques, de notre vision traditionnelle. Enfin, la liaison entre la science et la culture qui la sous-tend joue un grand rôle, notamment au niveau du contenu de la science, en ce sens que dans ce contenu on trouve beaucoup d'éléments qui ne se comprennent que par l'existence de certains pré-supposés culturels. Ainsi, tant que le culturel faisait de l'homme la finalité de tout, la science se fourvoyait dans le géocentrisme de Ptolémée, dans la platitude de la terre et dans l'anthropomorphisme des sciences naturelles. La révolution scientifique a commencé par détruire ces conceptions, et l'homme et sa terre se sont retrouvés à la périphérie de leur propre galaxie. De même, le culturel affirme que le monde a un commencement et une fin (Bible). Est-il étonnant que toutes les données astronomiques soient interprétées dans la perspective d'une recherche d'un début de l'Univers et de sa fin ? Tout ce qui fait preuve dans ce sens ne pourrait-il pas être interprété autrement, par exemple dans la perspective d'un monde stable, similaire à une société humaine avec ses nouveaux nés, ses adultes et ses morts et mourants ? Ne voir dans le décalage vers le rouge des raies spectrales que les résultats de l'effet Doppler, alors qu'on ne sait pas comment se transmet la lumière, ni si elle ne se fatigue pas en cours de route (car plus on est éloigné, plus on s'éloigne), n'est-ce point trop vouloir démontrer une théorie posée a priori comme vraie (en accord avec des pré-supposés culturels : Dieu crée une boule qui fait une explosion et tout part de là...) ?

Ntite Mukendi